

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

Télérama'



A DARK, DARK MAN

ADILKHAN YERZHANOV

Au Kazakhstan, un jeune flic s'est accommodé de la corruption omniprésente. Jusqu'à l'arrivée d'une journaliste pugnace... Noir, absurde et stylé.



Certes, la steppe a du cachet. Pas sûr, néanmoins, qu'on se risquerait à débarquer au Kazakhstan après la vision peu rassurante qu'en montre le réalisateur. Celle d'un pays gangrené par la corruption et les abus de pouvoir. Policiers, médecins, élus politiques: tous pourris. Mais on en sourit, car Adilkhan Yerzhanov préfère la satire au réquisitoire. C'est lui qui avait signé, en 2018, *La Tendre Indifférence du monde*, sorte de *Roméo et Juliette* kazakh, poétique et naïf. Il reconduit ici son art tragi-comique, symboliste et graphique, cocktail de Kitanou et de Kaurismäki. Entre le western (pour ses grands espaces) et le film noir,

A Dark, Dark Man avance en pleine lumière, souvent sans paroles. Bekzat en est le héros. Ou plutôt l'antihéros. Un jeune flic, peu loquace, l'air renfrogné, qui travaille dans un poste de police perdu au milieu de nulle part. On a retrouvé le cadavre d'un petit garçon, le dernier d'une longue série. Des mafieux du coin ont payé un idiot aussi fantasque qu'innocent pour servir de bouc émissaire. Bekzat est sur le point de s'accorder de ce coupable idéal. Surgit alors une femme en trench-coat sanglé, façon Bogart ou Delon dans *Le Samouraï*. C'est une journaliste, intègre, elle, qui enquête sur la corruption, bien décidée à la stopper. Malgré

son visage d'une beauté affolante (Dinara Baktybayeva, star dans son pays), elle n'est pas là pour séduire.

Il n'empêche. Celle qui porte un nom de déesse (Ariana) sert d'aiguillon et réveille peu à peu la conscience du flic avili et son désir de rachat. Cela se fait au prix d'une effusion de sang et d'événements inattendus, ce monde de brutes recelant aussi de l'absurde joyeux et du romantisme courtois. Entre autres loufoqueries, on y trouve un commentaire d'une citation de Montesquieu, un fou qui dessine comme un dieu, des butors qui miment debout le crawl, des parties de colin-mailard dans des hautes plantations de maïs. C'est stylisé et un peu triste, déroutant, dépaysant. De quoi finalement avoir envie d'aller faire un tour là-bas.

— **Jacques Morice**

| Kazakhstan/France (1h50)

| Scénario: A. Yerzhanov. Avec Daniyar Alshinov, Dinara Baktybayeva, Teoman Khos.

10 Questions à

ADILKHAN YERZHANOV

SES DEUX DERNIERS LONGS, *LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE* ET *A DARK, DARK MAN*, ONT FINI DE L'IMPOSER COMME UN AUTEUR CONTEMPORAIN ESSENTIEL. PAR MAIL, LE KAZAKH ADILKHAN YERZHANOV EXPLORE POUR NOUS CE QUI FAIT LA SINGULARITÉ DE SON CINÉMA.

PAR AURÉLIEN ALLIN / TRADUCTION : NICOLAJ IAROCHEENKO / PHOTO : DR



Tout comme *LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE*, *A DARK, DARK MAN* explore l'idée d'un monde corrompu. Dans le premier vous mettiez des innocents aux prises avec cette violence et cette corruption. Dans le second, vous suivez un homme corrompu qui va se révolter. Les deux films sont-ils complémentaires ?

Je remplacerais le mot 'corruption' par une notion plus globale : le système. Dans les deux films, le système rend l'existence des héros impossible au sein des conventions sociales. Si dans *LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE* c'est l'amour qui est impossible, dans *A DARK, DARK MAN* il n'y a pas de place pour la conscience. C'est probablement du maximalisme, mais je pense que nous pouvons nous le permettre au cinéma.

La pureté de Sultanat et Kuandyk dans *LA TENDRE INDIFFÉRENCE...* était une note d'espoir. *A DARK, DARK*

MAN semble plus pessimiste, voire nihiliste. Pourquoi ?

J'essayais d'être honnête et je ne voyais pas de happy-end possible. Le désespoir est certainement présent dans tous mes films. Dans *LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE* il est question de l'amour, qui est toujours porteur d'espoir. Dans *A DARK, DARK MAN*, Bekzat n'a pas vraiment de choix, mais il lui reste la conscience et, à mes yeux, c'est peut-être encore plus important que le sentiment d'espoir en tant que tel. En ce sens *A DARK, DARK MAN* est un film optimiste.

***LA TENDRE INDIFFÉRENCE...* empruntait son titre à Albert Camus. *A DARK, DARK MAN*, lui, cite très directement Montesquieu. Pourquoi la culture française nourrit-elle ainsi votre œuvre ?**

Pour moi, la littérature classique française et le cinéma de la Nouvelle Vague sont des symboles de liberté. Je considère la France comme la patrie du cinéma et du progrès. J'aime profondément cette culture et je la trouve très cinématographique.

Il y a dans votre cinéma un recours très fin à l'absurdité et au décalage. Comment travaillez-vous l'humour et quel rôle prend-il dans la vision du monde que vos films mettent en scène ?

Je pense que l'humour sauvera le monde. À mes yeux, ce sentiment nous est donné par la Nature afin de pouvoir survivre. Plus la réalité est obscure autour de nous, plus l'humour nous est nécessaire. Il abolit les certitudes. Il nous aide à appréhender la vie telle qu'elle est – de manière simple et sans pathos.

Dans cette utilisation d'un humour en décalage, quelque chose rappelle le cinéma sud-coréen ou japonais – notamment le cinéma de Takeshi Kitano. Vous sentez-vous proche de ces cinématographies ?

J'adore Takeshi Kitano. J'aime profondément l'approche contrastée de ses films, où l'enfantin côtoie la brutalité humaine. Il est possible que nos cultures soient proches. Je ne peux pas en être certain, mais je le ressens fortement.

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

CINEMA TEASER 2/2

Dans une bourgade kazakhe, on retrouve le cadavre d'un garçon violé. Bekzat, policier, est chargé de "suicider" le suspect fabriqué par ses supérieurs. Mais une journaliste, Ariana, débarque sur les lieux... Dans son superbe précédent long, **LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE**, Adilkhan Yerzhanov confrontait deux âmes pures et gracieuses à la corruption du monde. À travers eux, subsistait une lueur d'espoir. Avec **A DARK, DARK MAN**, le regard du cinéaste bascule dans la radicalité : à travers le point de vue d'un flic corrompu dont la conscience s'éveille, Yerzhanov construit un univers où la violence n'est pas nécessairement toujours un choix, mais également un élément indispensable et parfois subi de la survie. "On t'applaudira parce que tu auras défendu les droits de l'homme. Mais ici, on se fera tous tuer", dit Bekzat à Ariana. Pur héros tragique de néo-noir, baladant sa carcasse usée comme dans un western des steppes, Bekzat tente de s'extirper des ténèbres – pas étonnant qu'un des penseurs des Lumières, Montesquieu, soit ici cité via "De l'esprit des lois". Bien que toujours armé de son goût prononcé pour l'humour décalé voire absurde, Yerzhanov tend ici vers l'acidité d'un Loznitsa période **MY JOY** ou du Yuri Bykov de **THE MAJOR**, et emballé le tout dans un écran à tomber – compositions millimétrées, subtils travellings raconteurs, score synthpop 80's. À la fois raide comme un coup de trique et violemment jouissif. ●

★★★★★

14.10.20

A DARK, DARK MAN

De Adilkhan Yerzhanov
Avec Daniyar Alshinov, Dinara Baktybayeva, Teoman Khos
Kazakhstan / France. 1h50

AVEC UNE GRANDE ASSURANCE DE MISE EN SCÈNE, ADILKHAN YERZHANOV CONTINUE DE DISSÉQUER LES ROUAGES DE LA CORRUPTION ET DE LA VIOLENCE. PAR AURÉLIEN ALLIN



« Un titre peut être alambiqué, étrange, mais il n'a pas le droit d'être banal.

Qu'il s'agisse de LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE ou A DARK, DARK MAN, vous alternez plans fixes et très lents mouvements de caméra vers l'avant. Qu'aimez-vous dans ce dispositif de réalisation ?

Le zoom et les travellings avant de la caméra aident à créer la sensation de prise de décision chez les personnages. Pour moi, le mouvement de la caméra est toujours lié à la psychologie du protagoniste. Aux choix qu'il est censé accomplir.

Dans LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE, on voyait des triptyques dans une majorité de vos compositions. Dans A DARK, DARK MAN, on distingue des diptyques dans chaque image. Comment concevez-vous vos cadrages et diriez-vous que votre cinéma est en premier lieu pictural ?

La peinture et ses plans larges sont des choses essentielles pour le cinéma. La peinture n'aime pas les plans serrés. Dans **LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE**, il y a toujours quelque chose qui empêche les personnages de vivre leur amour. Nous avons donc décidé de composer les cadres comme des triptyques. Dans **A DARK, DARK MAN** le sujet étant le dualisme, nous avons choisi les diptyques. C'est quelque chose que nous décidons au moment du découpage du film.

L'espace négatif de l'image a de l'importance dans A DARK, DARK MAN. À quel point est-ce dû aux décors naturels que

vous filmez, à l'espace qu'ils proposent, avec cet horizon très dégagé ?

Pour moi, la Nature reste toujours le personnage principal d'un film. C'est le meilleur vecteur pour transmettre au public les sensations du protagoniste. Un paysage peut être beaucoup plus parlant qu'un visage humain. Mais ce n'est pas un point de vue très répandu dans le cinéma. Pour ma part, j'essaie toujours de trouver un équilibre lorsque je filme le visage d'un acteur, en montrant la Nature qui l'environne. C'est ce qu'il y a de plus important.

Voyez-vous A DARK, DARK MAN comme un film de genre ? Ou comme un drame intégrant des éléments de film de genre ?

Sans aucun doute **A DARK, DARK MAN** est un polar car il met en scène un héros solitaire face à des choix existentiels : il y a là tous les éléments du film noir français. J'ai juste essayé de faire en sorte que l'aspect social du film ne soit pas effacé par les conventions du genre. Tout le reste était facile.

Les titres de LA TENDRE INDIFFÉRENCE DU MONDE et A DARK, DARK MAN sont très poétiques et très évocateurs. Quelle place ont les titres dans votre travail ?

Le titre est probablement la chose la plus importante dans un film. Il peut être peu approprié, alambiqué, étrange, mais il n'a pas le droit d'être banal. C'est mon avis, en tout cas. Trouver un beau titre est un art à part entière. Mais il doit avant tout exprimer l'esprit du film. ●

« Du grand cinéma »

SI NOIR, SI BEAU

RÉUSSITE Un polar glaçant et subtil dans les steppes kazakhes

A Dark, Dark Man ★★★

Il y a deux ans, Adilkhan Yerzhanov signait avec *La Tendre Indifférence du monde* une romance unique en son genre, qui empruntait son titre à *L'Étranger* d'Albert Camus. Cette fois, c'est Montesquieu qu'il convoque, plus précisément *De l'esprit des lois*. « *Il faut de la crainte dans un gouvernement despotique : pour la vertu, elle n'y est point nécessaire ; et l'honneur y serait dangereux* », cite l'un des personnages de son *Dark, Dark Man*, film noir mâtiné de western pointant la corruption généralisée dans son pays, le Kazakhstan.

On y retrouve, outre cette franco-philie littéraire, la même maîtrise formelle, les mêmes étendues splendides que dans le précédent. Mais ici, nulle fantaisie poético-romantique. Un simple d'esprit est accusé du viol et du meurtre d'un petit garçon. Protégeant un homme puissant, la police exige de Bekzat, l'un de ses sous-fifres, qu'il l'assassine avant son procès, plan contrarié par une journaliste décidée à découvrir la vérité. Flanqué de cette pugnace reporter vêtue d'un imperméable à la Bogart, du faux coupable et d'une amie de celui-ci, le voilà contraint de mener l'enquête qu'il doit faire capoter.

Comique de situation

À mesure que ce drôle d'attelage sillonne les steppes kazakhes, le spectateur rencontre une galerie de

personnages tous plus corrompus les uns que les autres. Une noirceur que le réalisateur sublime par un indéniable art de la composition du cadre tout en la confrontant à des situations comiques ou empreintes de candeur.

L'une des grandes forces de ce récit glaçant, qui prend son temps et rappelle à certains égards l'œuvre de Takeshi Kitano, réside quelque part dans ce déroutant décalage symbolisant le dilemme auquel sera soumis son antihéros : accomplir son ignoble tâche ou sauver l'innocent. Les ténèbres ou la lumière. Les ordres ou la morale. Du grand cinéma. ●

BAPTISTE THION

D'Adilkhan Yerzhanov, avec Daniar Alshinov, Dinara Baktybayeva. 1 h 50. Sortie mercredi.

Noir c'est noir au Kazakhstan

Adilkhan Yerzhanov signe un film sombre aux rebondissements minimalistes, à travers le personnage d'un policier corrompu

A DARK, DARK MAN

■ ■ □ □

Une route déserte, une voiture à la traîne et un commissaire qui s'achemine lentement vers le destin tragique que lui assigne sa fonction, au sein d'une police corrompue jusqu'à la moelle. Entre film noir et western des steppes à l'esthétique minimaliste, *A Dark, Dark Man*, du réalisateur kazakh Adilkhan Yerzhanov, ne cède aucune marge de manœuvre à ses personnages réduits à l'état de marionnettes. Tout est dit dans les premiers plans silencieux, au milieu des champs et des herbes hautes propres à étouffer les affaires.

On ne verra pas le corps du jeune garçon qui gît sous un drap taché de sang, après avoir été violé dans la grange d'à côté. La caméra s'attarde en revanche sur l'homme simplet aux allures de paysan, Pukuar (Teoman Khos), sourire en coin immuable, qui fera un parfait coupable et portera le chapeau à la place d'un meurtrier haut placé. Arrivé sur les lieux, le jeune policier Bezcat (Daniyar Alshinov), rompu aux basses besognes, n'a plus qu'à embarquer Pukuar et à lui soutirer de vagues aveux.

Poésie de l'absurde

Cette route toute tracée va être perturbée par l'irruption d'une journaliste combative, dotée du prénom mythologique Ariana (Dinara Baktybayeva, une star du cinéma kazakh). Ne quittant plus le policier d'une semelle, elle forme avec lui un improbable tandem : car si l'enquêtrice réussit un jour à faire triompher la vérité, ce sera sans doute au détriment de Bezcat.

Jeune pousse du cinéma kazakh, Adilkhan Yerzhanov, né en 1982, ne cherche pas à nous convaincre de la vraisemblance d'une pareille histoire, mais nous invite à entrer

dans sa poésie de l'absurde, laquelle avait déjà produit son effet dans *La Tendre Indifférence du monde*, présenté à Cannes en 2018 à Un certain regard. Il y était question de deux amants promis à leur perte, n'ayant d'autre choix que de quitter le droit chemin – avec la même comédienne Dinara Baktybayeva, et un autre personnage de simplet.

A Dark, Dark Man reprend certains des mêmes motifs, avec ses personnages archétypaux en quête de liberté. C'est le huitième long-métrage – depuis *Realtor* en 2011 – de ce réalisateur productif et engagé, qui doit composer avec la censure de son pays. A ce titre, la sélection de ses œuvres dans les festivals étrangers est une arme précieuse pour le cinéaste, le Kazakhstan ne détestant pas que son drapeau flotte dans les hauts lieux de la planète cinématographique.

A Dark, Dark Man n'est sans doute pas qu'un hommage aux films de genre et de gangsters taiseux, que par ailleurs le cinéaste affectionne. Mais il en a les codes, l'économie de mots, le graphisme stylisé, jusqu'au clin d'œil vestimentaire, l'héroïne Ariana étant vêtue d'un trench intemporel dans le style Humphrey Bogart. Sa présence discrète et entêtante introduit quelques grains de sable dans l'engrenage dont les mouvements semblent écrits d'avance.

Adilkhan Yerzhanov crée de beaux tableaux, et quand il filme un règlement de comptes à distance, vu à travers les quatre coins de la fenêtre d'une voiture, c'est tout un monde en guerre familial et universel qui nous traverse, et passe du « petit » écran au grand. ■

CLARISSE FABRE

Film kazakh et français d'Adilkhan Yerzhanov. Avec Daniyar Alshinov, Dinara Baktybayeva, Teoman Khos (1 h 50).

**A DARK,
DARK MAN**
UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

TRANSFUGE 1/3



Le voyou cinéphile

Dans *A Dark-Dark Man*, le réalisateur kazakh **Adilkhan Yerzhanov** réalise un superbe polar, à la fois burlesque et spiritualiste. Portrait d'un auteur prometteur.

PAR FRÉDÉRIC MERCIER (Remerciements à Nicolai Larochenko pour la traduction du russe)

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

TRANSFUGE

2/3

Venez, approchez, n'ayez pas peur. Je vais exploser le quatrième mur et vous faire pénétrer le secret des dieux. Ou comment ça se passe à *Transfuge*. Jean-Christophe Ferrari, notre bien aimé rédacteur en chef cinéma, m'a conseillé de regarder il y a quelques semaines – alors que j'étais encore en train de me doré la pilule au soleil – un film kazakh : « jette un œil sur *A Dark-Dark Man*. Tu vas voir, c'est très bien, très prometteur ! ». Comme je décrypte plutôt bien le « ferrarisme », je comprends que lorsque JC dit « prometteur », il veut me signifier un « auteur en devenir », soit un jeune cinéaste à suivre méritant dans nos colonnes un portrait. Il se trouve que JC avait encore raison sur ce coup-là. *A Dark-Dark man* est une superbe réussite : un conte philosophique sur l'innocence et le mal maquillé en polar néo-noir, sous influence de Melville et dont l'action se passe dans les steppes désertiques du sud Kazakhstan, à la frontière kirghize.

Quelle ne fut ma surprise en préparant l'interview de découvrir qu'Adilkhan Yerzhanov, trente-huit ans, n'était en aucun cas un perdreau de l'année. Il a beau avoir le physique d'un ado qui n'a pas encore passé son permis accompagné – filiforme, imberbe, le cheveu gras, ras et en bataille – il a déjà dix films au compteur et un prochain en préparation. Soit à peu près la filmographie de Pialat, Kubrick ou Malick. Il a beau, de son ton goguenard et provocateur, m'assurer que « la quantité ne fait pas la qualité », je découvre un homme aguerrri, fin, incisif. Et, surtout, un cinéaste utilisant l'expérience d'une vie extraordinaire pour façonner son art.

Oliver Twist

Si la plupart des films d'Adilkhan se déroulent comme celui-ci dans l'extrême sud du pays, il est né au nord du Kazakhstan « là où les steppes sont plates, ce qui les rend peu intéressantes d'un point de vue cinématographique contrairement à celles du Sud qui sont surmontées de montagnes. » Sa mère est prof de littérature, son père contrôleur des finances. L'une rêve d'Occident, écoutant Piaf à la maison, l'autre un communiste convaincu, réprouve tout ce qui vient de l'Ouest. Quand l'URSS explose, la famille se sépare. Le monde se fracture en deux, la crise politique devient familiale. Avec ses

frères et ses sœurs, Yerzhanov demeure auprès de sa mère, déménage à des milliers de kilomètres dans le Sud, dans la région de Karatas, dont il fera le territoire de son cinéma. « Je ne filme que ce que je connais sinon ce serait artificiel. ».

A Dark-Dark Man narre le cheminement moral d'un flic cynique face à une institution corrompue maquillant les crimes pédophiles d'un politicien véreux. Un univers mafieux que Yerzhanov connaît parfaitement puisqu'il dit avoir vécu « à la façon d'Oliver Twist ». Bien que passionné par le dessin et la pâte à modeler, il se met à traîner dans les rues, fraye avec les gangs, trempe dans des affaires louches. « La vie m'a jeté dehors. J'étais un type plutôt gentil et j'ai été absorbé par la délinquance des rues et ne suis plus revenu dans ma famille. Cela m'a appris des tas de choses sur la corruption ambiante, des choses que vous retrouvez dans mes films. ». Mais il est aussi déjà cinéphile, découvre sur des vidéos pirates la Nouvelle Vague, Jarmusch, Kaurismaki, Roy Anderson, des réalisateurs auxquels son cinéma existentiel et dépouillé à l'os, mâtiné d'éclats humoristiques ou surréalistes, peut faire songer. « Ma cinéphilie me conférait une sorte d'autorité. Les voyous venaient me voir pour me demander des conseils. Cela m'a évité des tas de problèmes. ».

S'il a arrêté ses études en cinquième, il tente à seize ans un concours de scénario TV pour une variation kazakhe de *Roméo et Juliette*. Yerzhanov l'emporte. Conséquence n° 1 : les décideurs de la chaîne en font une série en dix épisodes. Conséquence n° 2 : le voyou cinéphile y voit un signe. « J'avais peut-être trouvé ma place. Je suis donc allé m'inscrire en cinéma à l'Académie des arts. Je me suis fait une autre bande, composée cette fois de techniciens, de comédiens avec qui je continue de tourner depuis dix ans. » D'emblée, le jeune homme impétueux rue dans les brancards, clamant son mépris pour l'enseignement académique : « on nous apprenait la belle image que je considérais alors comme un atavisme du cinéma bourgeois. J'ai réalisé mes premiers films contre cette tendance. Et je pense que je suis allé beaucoup trop loin dans cette direction. ». En effet, *A Dark-Dark Man* est bien éloigné de ces expérimentations de jeunesse (dont on peut voir des extraits sur son site) : une attention permanente au cadre met en valeur la beauté majestueuse des paysages qui font paraître les hommes dérisoires et pathétiques mais aussi





- quand ils tentent de s'y frayer un chemin moral - héroïques. « Depuis le début du projet, mon chef opérateur et moi voulions faire en sorte que le rapport de l'homme à la nature soit omniprésent. C'est en partie le sujet de mon film. ».

Initiation spirituelle

Autre chose énerve cet apprenti cinéaste qui ne veut absolument pas se faire dicter sa conduite : c'est la morale ! « Contrairement, à ce qu'on nous enseignait à l'Académie, l'auteur n'a pas à donner de leçon. En ça j'aime Nabokov qui dépasse la morale car c'est là que commence l'Art. » Dans *A Dark- Dark Man*, Yerzhanov se montre plus moraliste que moralisateur, scrutant, à l'aide de travellings aussi fluides que discrets, le cheminement intérieur de son personnage principal qui, sous l'influence d'une journaliste idéaliste et espiègle, décide d'affronter le système corrompu dont il se faisait jusqu'alors le bras armé. On y entend même une citation de Montesquieu. Déjà, *La*

Tendre indifférence du monde, son précédent film (présenté à Cannes à Un Certain Regard) tirait son titre d'une phrase de *L'Étranger*. « J'aime user de ces citations par effets de contrastes. Au milieu d'un polar, jaillit en réponse à la violence une phrase issue de *L'Esprit des lois*. Je joue de ces contrastes afin de créer la distanciation nécessaire pour atteindre à une sorte d'initiation spirituelle. » *A Dark-Dark Man* est riche de dissonances. Malgré sa noirceur, le film est souvent drôle et même burlesque. « Si le fond est exclusivement noir, ça ne tient pas. La vie est faite de conflits permanents, de paradoxes où tout s'entrechoque. Il faut mêler des tons opposés pour atteindre une émotion nouvelle. C'est ce que je cherche : une émotion jamais ressentie auparavant. ».

L'aspect minimaliste de ce film découpé en plans très longs, en cadres raréfiés, presque vides, est le résultat de plus de dix ans de réflexion. « J'ai fini par apprendre qu'au cinéma, il fallait gommer tout ce qui n'était pas nécessaire. Rodin en faisant son *Balzac* avait coupé ses mains car il les jugeait inutiles. Je comprends très bien cela. » Alors que nous parlons sur Skype, Yerzhanov est à Venise, où il est venu présenter *A Yellow Cat*, l'histoire d'un ex-détenu rêvant d'installer dans les montagnes une salle de cinéma afin de faire valoir son admiration pour Alain Delon. « Comme je vous le disais, ma mère écoutait Piaf à longueur de journée. C'est elle qui nous citait des phrases de Montesquieu. Dans mon imaginaire, la France est demeurée une terre de liberté. La découverte de la Nouvelle Vague n'a fait que renforcer cette image peut-être idéalisée selon vous de votre pays. ». Idéalisée, peut-être... mais qu'importe si elle continue à nourrir cette œuvre si vivifiante !



A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

Sofilm



A Dark, Dark Man

Un film de Adilkhan Yerzhanov
avec Dairar Alshinov, Dinara Baktybaeva, Teoman Khos...
En salles le 14 octobre

Deux ans après *La Tendre Indifférence du monde*, drame romantique passé par *Un certain regard* à Cannes, Adilkhan Yerzhanov, fer de lance d'un cinéma kazakh hélas toujours confidentiel, revient avec *A Dark, Dark Man*. Un polar crépusculaire d'une rare sensibilité, entre film néo-noir et western contemplatif.

Quelque part dans l'immensité des steppes, Bekzat traîne sa dégaîne de flic blasé et méprisé par sa hiérarchie. Comme ses collègues, il a depuis longtemps cédé aux sirènes de la corruption et son travail n'a plus grand-chose à voir avec le maintien de l'ordre. Il se voit un jour chargé de faire porter le chapeau d'un meurtre sordide, celui d'un petit garçon, à un sans-abri handicapé mental. C'est alors que débarque de la grande ville, Ariana, une journaliste zélée, convaincue de l'existence d'un tueur en série et témoin gênant de l'incompétence crasse de la police. La petite routine de Bekzat s'en voit violemment bousculée, d'autant plus qu'un gang local lui réclame bientôt la tête de l'innocent coupable...

Il était une fois... au Kazakhstan

S'ouvrant sur une scène d'une banalité toute quotidienne dont on ne devine pas encore les

tenants (le père SDF jouant à colin-maillard avec sa famille dans un champ de maïs), *A Dark, Dark Man* pourrait initialement passer pour l'un de ces films auteurs qui cachent, derrière leur esthétique surfaite, un vide thématique difficile à combler. Néanmoins, les pièces du puzzle s'assemblent peu à peu et conduisent le film sur la piste d'un thriller prenant et torturé, où la violence physique et institutionnelle prolifère insidieusement, jaillissant çà et là par quelques touches graphiques : un linceul taché de sang, une porte qui se referme sur une scène de torture, les ongles d'un homme étranglé s'écorchant sur une tapisserie... Une violence qui apparaît vite comme la conséquence inéluctable d'un isolement dévastateur. Travaillant la fixité et la profondeur insondable de l'espace, étirant le temps parfois jusqu'à la léthargie, Yerzhanov dessine les contours d'un pays figé dans un entretemps immuable, plombé par une extrême pauvreté et incapable de faire le deuil de la chute de l'URSS. Un dénuement que le film traite par moments d'une façon étonnamment légère, frôlant un

comique absurde et pince-sans-rire délicieusement décalé (cf. le bureau du procureur aux allures de maison de grand-mère). Occupant une place centrale dans le récit, la relation complexe entre Bekzat et la journaliste Ariana ouvre le film vers sa dimension la plus symbolique. D'abord méchamment opposé à sa présence (qualifiant sa visite de vulgaire « safari »), Bekzat prendra à son contact toute la mesure de son aliénation. Sublimé par une palette de couleurs ocrées, le décor écrasant et infini apparaît sous cet angle comme un paradis perdu, une terre sauvage et indomptée que l'homme n'a pu s'empêcher de salir. Une idée qui trouvera son incarnation visuelle la plus forte dans le dernier acte, lorsque le périple de Bekzat le conduit dans les hauteurs enneigées du pays. Un panorama visuellement saisissant, refuge d'un blanc immaculé presque surnaturel, hors du monde et protégé de sa brutalité. Plus qu'un simple drame policier, *A Dark, Dark Man* est le bouleversant récit d'un chemin de croix, celui d'un homme en quête de pardon redécouvrant son libre arbitre. • ALEXIS ROUX



La délicatesse et la rectitude de l'héroïne, Ariana, face à la brutalité du héros, Bezkat, policier obtus. Arizona distribution

CINÉMA

Sombres héros de la steppe kazakhe

Un ripou, une justicière et un idiot sont les héros de *A dark, dark man*, geste distanciée qui conjugue avec élégance noirceur et burlesque froid.

A DARK, DARK MAN
Adilkhon Yerzhanov
France/Kazakhstan, 2019, 1 h 50

La *Tendre Indifférence du monde*, précédent et premier film sorti en France du prolifique Adilkhon Yerzhanov, se plaçait sous le patronage d'Albert Camus. Cette fois *A dark, dark man*, film noir tourné dans la steppe kazakhe, est éclairé par une citation choc de *l'Esprit des lois*, de Montesquieu, lancée à un conglomérat de mafieux et de ripoux par une journaliste enquêtant sur un crime. Cette citation, qui fournit un des contrastes saisissants de cette œuvre marquante, traite de la crainte que dispense un gouvernement despotique ; elle est parfaitement appropriée à la violence et à la cruauté qui se substituent aux lois dans ce monde en jachère. Cette soudaine référence au philosophe du XVIII^e siècle exprime la délicatesse et la rectitude de l'héroïne Ariana (la belle Dinara Baktybayeva) face à la brutalité du héros, Bezkat, policier obtus dont la spécialité est le faux suicide des faux coupables désignés pour endosser les crimes de la nomenklatura (ici les meurtres d'un politicien pédophile). En gros, on ne sort guère des constats édifiants sur la société post-soviétique et ses mœurs néoféodales. Mais l'essentiel réside dans le traitement du sujet et sa distanciation.

Tablant sur le décor vaste et désertique, le cinéaste simule un western en filmant les autos comme des chevaux et affublant un instant le flic d'un pseudo-Stetson. Différence majeure avec le genre : ici il n'y a que des méchants ; les seules figures positives étant la jolie journaliste intrépide et un demeuré. L'enjeu est d'ailleurs moins l'affiliation à un genre que la subversion des codes. Comme dans la

Tendre Indifférence, le film présente un volet pictural, antidote à la grossièreté virile des brutes qui encombrant le (vaste) paysage. L'idiot mutique désigné comme victime expiatoire des vilenies du gros bonnet esquisse constamment de délicats croquis (évoquant les amoureux de Peynet) qui contrastent avec la norme du film noir – tout comme la pop synthétique vintage du compositeur kazakh de la BO, Moldanazar, ainsi que le rigoureux esthétisme du cadre.

On retrouve un peu de la dérision des frères Coen

On peut déceler toutes sortes de correspondances dans l'œuvre de Yerzhanov. Par exemple, avec les films du Nippon Takeshi Kitano, associant arts plastiques et yakuzas, ou bien ceux des frères Coen, qui mêlent violence et dérision (notamment *Fargo* et *No country for Old Men*, auxquels *A dark, dark man* fait beaucoup penser). Le je-m'en-foutisme des personnages et en particulier du héros flic, pour qui la corruption et le meurtre sont une routine, est indissociable d'un certain staccato burlesque. Pas une scène sans ironie sous-jacente. Le flic soulève le capot de son auto qui est en panne ; pendant ce temps, l'idiot clownesque qui l'attend dans l'auto le perturbe en jouant avec le Klaxon. Au-delà de ses notations poétiques et de la beauté de son travail plastique, Yerzhanov séduit inmanquablement en posant un regard gentiment sarcastique sur ce monde gangrené et désespéré. C'est le dosage subtil de l'humour et du geste artistique dans cet océan de noirceur qui fait l'élégance du travail de ce cinéaste essentiel. Il n'a qu'un défaut : son intense productivité. On ne fait que découvrir son œuvre alors qu'il est déjà en train de boucler son dixième film, à 38 ans. ●

LE FILM
A ÉTÉ SÉLECTIONNÉ
AU FESTIVAL
DE SAN SEBASTIAN
ET A OBTENU L'AWARD
DU MEILLEUR
RÉALISATEUR À L'ASIA
PACIFIC SCREEN
AWARDS.

VINCENT OSTRIA

"A Dark, Dark Man" : thriller kazakh hors normes, entre Bruno Dumont et Quentin Tarantino

Un polar qui sort des terrains battus et aborde la corruption dans un décor hors les murs.



A Dark, Dark Man du Kazakh Adilkhan Yerzhanov, qui sort mercredi 14 octobre, confirme la richesse des films en provenance de pays en marge des productions habituelles. La corruption dans la police kazakhe, au coeur du film, est toutefois traitée sur un mode faisant référence au thriller occidental. Son sujet recoupe *Léviathan* (2014) du russe Andrey Zvyagintsev. Mais sa forme, plus corollaire au film noir, et projetée dans un cadre atypique, en fait toute l'originalité.

Jean-Pierre Melleville, Quentin Tarantino, Bruno Dumont

Bekzat, jeune inspecteur qui baigne dans la corruption policière kazakhe, doit couvrir un nouveau crime pédophile mortel dans son secteur. Mais une journaliste doit l'accompagner dans son enquête sur ordre des autorités. Ses interférences répétées vont faire vaciller son mode opératoire. Bekzat va aller à l'encontre des objectifs fixés par sa hiérarchie, au risque de se perdre...

Avec *A Dark, Dark Man*, Adilkhan Yerzhanov ne se limite pas à l'exercice de style. Il projette sa sensibilité sur son propre pays, en adaptant son récit aux codes du polar. Flic marginal, femme fatale, imbroglio narratif... se retrouvent dans un style qui rappelle

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

franceinfo : 2/2

Jean-Pierre Melville autant que Quentin Tarantino. Mais son approche ethnologique du monde kazakh, évoque aussi Bruno Dumont, avec lequel le réalisateur partage également un sens de l'absurde.

L'ailleurs et l'universel

Curieux cocktail ! Il fait tout le sel du récit de cet "homme très, très sombre" ("dark, dark man"), vieux routier d'un système contre lequel il va s'opposer au risque de sa vie. Le récent *La Femme des steppes, le flic et l'œuf* du mongol Quanan Wang n'est pas loin, dans ses paysages arides, ses références au western et son versant ethnologique. Comme dans tout le cinéma asiatique, Adilkhan Yerzhanov prend son temps, jouant de plans contemplatifs, avec une progression lente du récit, comme un Sergio Leone, pour aboutir comme Quentin Tarantino à un climax violent et sanglant.



Signe de l'émergence d'un cinéma riche en provenance d'Asie centrale (kazakh, mongol, bulgare...), *A Dark, Dark Man* offre un regard novateur et rafraîchissant sur le cinéma mondial. Ce qui pourrait s'avérer un collier de poncifs du film noir, construit en fait une autre réalité, inédite. Le lien à la tradition, du thriller ou du western, est enrichi d'un discours politique, à l'image d'un Alan J. Pakula (*Les Hommes du président*). Très contemporain, *A Dark, Dark Man* parle à tout le monde, malgré sa singularité, car il respecte ses pairs. Un futur classique.

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

CAHIERS
DU
CINEMA

A Dark, Dark Man d'Adilkhan Yerzhanov

Hilarité du Mal

par Mathieu Macheret

Pour s'imposer sur la scène des festivals internationaux, les cinématographies lointaines ou émergentes sont souvent incitées à adopter une posture dénonciatrice envers leur pays d'origine : pointer du doigt tel mal endémique, qui ne va d'ailleurs jamais sans refoulé historique, suffit à s'attirer des gages de sérieux suffisants, si bien qu'on a vu dernièrement pulluler ce type de films taillés sur le même modèle – *Canción sin nombre* de Melina León pour le Pérou, *Nuestras Madres* de César Díaz pour le Guatemala, et ainsi de suite. La corruption (des élites, des institutions, de tout un chacun) en est un des motifs privilégiés, assez vague pour offrir un scénario moral et sentencieux prêt à l'emploi. Le dernier film d'Adilkhan Yerzhanov (*La Tendre indifférence du monde*, 2018) semble d'abord trébucher dans cette catégorie, alors que, plus finement, il la subvertit de l'intérieur.

Dans une contrée perdue du Kazakhstan, Bekzat (Danilar Alshinov) est un policier encore jeune, mais déjà blasé, car rompu à toutes les malversations : falsification de preuves, tabassage de témoins, extorsion d'aveux, prise d'intérêts, tout cela pour complaire aux filières mafieuses qui règnent sur ce territoire reculé. Alors qu'on lui demande de couvrir un meurtre d'enfant en liquidant un simple d'esprit qui se trouvait là par hasard, débarque de

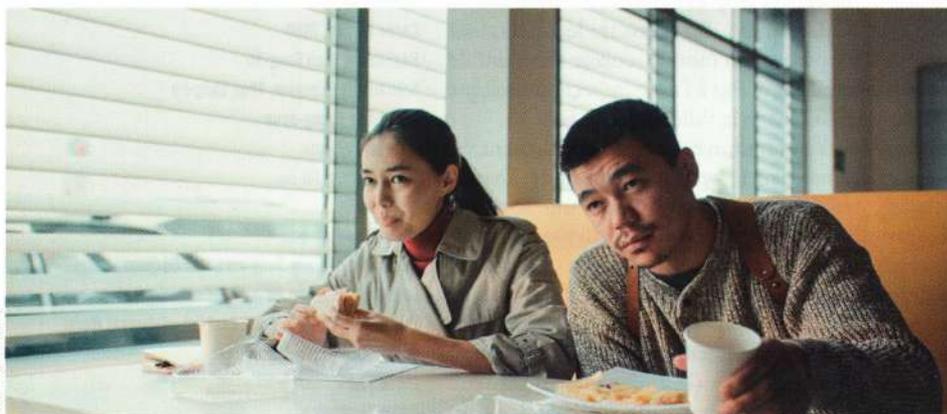
la ville une journaliste, Ariana (Dinara Baktybayeva), envoyée sur place en mission d'observation. Sa présence va faire dérailler la routine magouilleuse de Bekzat, et son regard posé sur l'innombrable faire jaillir en lui l'éclair d'une conscience depuis longtemps éteinte dans le bain de la compromission quotidienne.

A Dark, Dark Man, comme son titre l'indique, décrit un monde obscur et abandonné à lui-même, une sorte d'enfer sur terre où l'aventure humaine semble prête de toucher à sa fin – une fin du monde, donc, mais à prendre aussi en termes d'espace : ce poste de police noyé dans l'horizon aride et dépeuplé, c'est précisément là où l'humanité s'arrête. S'il joue avec les résurgences fantômes du western (la plaine sans foi ni loi), son scénario se drape surtout des oripeaux de la fable, manœuvrant au travers de ses personnages des abstractions assez massives : la Corruption se retrouvant face à l'Innocence sous le regard de la Vertu. Comment avec un cadre si pesant échapper à l'emphase et à la componction ?

Par l'humour justement, mais l'humour du désespoir, proche d'un certain théâtre d'Europe de l'Est (de Gombrowicz à Václav Havel) – le film désignant dans son enfer un état de pourrissement avancé des anciennes structures soviétiques, qui n'en finissent plus de sombrer. L'usage du Scope permet à Yerzhanov de filmer la

steppe kazakhe comme un petit théâtre de dérèglements, nourri par les contradictions qui tiraillent ses personnages. Les malversations dépeintes sont systématiquement rendues à leur caractère trivial et laborieux, comme une série de tâches ingrates dont Bekzat s'acquitte avec force bévues, gêné aux entournures par la présence d'Ariana. La corruption – qu'une référence à Montesquieu, théoricien de la séparation des pouvoirs, désigne comme résultant de leur collusion mafieuse – apparaît alors délestée de toute solennité, comme une sorte de claudication propre à la condition humaine, un domaine comme un autre de son universelle incompétence.

Aux agissements coupables de Bekzat répond la présence muette du simple d'esprit, Pukuar (Theoman Khos), l'innocent inculpé à tort : non pas une figure angélique, mais un enfant dans un corps d'adulte, qui ne réalise pas la gravité de ce qui lui arrive et ne pense qu'à s'amuser, transformant tout en jeu. Adossé à l'intrigue policière, le jeu, omniprésent, s'inscrit dans le film comme le contrechamp, ou plutôt le pendant direct, du crime et de l'arbitraire. Les mafieux patibulaires, les flics excédés, les brigands sur la touche : tous batifolent et plastronnent comme de vilains garnements. Bekzat lui-même finira par accéder à cette dimension du jeu, misant rien moins que sa vie en se retournant contre ses maîtres. À la fin du film, quand la violence longtemps retardée finit enfin par éclater, elle ne marque jamais qu'une dimension paroxystique du jeu, le dernier tour pendable de sales gosses qui s'envoient des blagues au visage ou partent dans de grands éclats de rire avant de s'exterminer. Où la loi est tournée en dérision, même la mort ne saurait être prise trop au sérieux. ■



A DARK, DARK MAN

Kazakhstan, France, 2019

Réalisation et montage Adilkhan Yerzhanov

Scénario Adilkhan Yerzhanov,

Roelof Jan Minneboo

Image Aydar Sharipov

Son Ilya Gariyev

Interprétation Daniyar Alshinov,

Dinara Baktybayeva, Teoman Khos

Production Short Brothers LLC,

Arizona Productions

Distribution Arizona Films Distribution

Durée 1 h 50

Sortie 14 octobre

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV



1/2



Voilà un film qui porte bien son titre, tant le propos est noir et grave. Le cinéaste décrit une police corrompue, avec un vrai sens de la mise en scène et un art certain de la nuance et de l'humour. Adilkhan Yerzhanov atteint presque la perfection cinématographique.

Notre avis : Les pires dictatures ont heureusement leurs cinéastes ou leurs journalistes. C'est le sentiment général qui ressort de ce film *A dark, dark man* qui montre avec effroi les rouages d'une police censée protéger la population, mais qui pactise avec la pègre pour maquiller des crimes et protéger des politiques véreux. On fait avouer les prévenus en les torturant, du moment qu'ils aient parlé avant 18 heures, ou on se fait payer pour faire disparaître des pauvres gens transformés artificiellement en coupables idéaux. Heureusement, une jeune journaliste s'invite dans le quotidien de ce commissariat kazakh, sans doute à la façon dont un artiste comme Adilkhan Yerzhanov brandit une caméra courageuse, pour dénoncer la corruption de son pays.



Et Yerzhanov le fait magnifiquement. Sa dernière œuvre *La tendre indifférence du monde* confirmait ses talents de conteur, de défenseur des libertés, de promoteur du statut des femmes et évidemment de cinéaste. Ici, la photographie se garde de toute forme de démagogie. Les champs de maïs qui bordent l'ombre des montagnes, les routes désertiques assument une sorte de transcendance esthétique, pour mieux dénoncer l'organisation de la justice au Kazakhstan. En ce sens, il ne s'agit pas d'un film réalisé contre le pays. Au contraire, il y a un souci du Beau constant dans les paysages, dans les personnages, à l'inverse exacte des pratiques monstrueuses de la police. Le silence désespéré du peuple tranche avec la noirceur d'un système répressif qui décide de ses propres règles.

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV



On pense particulièrement à ce début de film, où les enquêteurs s'arrangent pour faire accuser de crime pédophile un pauvre homme handicapé mental. Des mafieux sans scrupule ont demandé qu'il soit liquidé.



A dark-dark man est une expérience cinématographique d'une très grande tenue. La mise en scène assurément subtile s'incarne dans les jeux de reflet, les hors champ, le travail sur les plans. La méticulosité avec laquelle le cinéaste construit chaque scène permet au récit d'échapper au risque du manichéisme ou de l'excès démonstratif. Le réalisateur laisse le spectateur se faire sa propre idée des rapports complexes qui s'établissent entre les gens, dans un contexte de société où la corruption, le mensonge, sous fond de pauvreté, ont pris toute la place de la raison et de la démocratie. Il n'y a pas de jugement incisif dans le film. Au contraire, le scénario manie le rire glacial, le romanesque policier, aidant les personnages à dépasser la pression sociale monstrueuse qui pèse sur eux et à faire advenir le devoir de vérité. En même temps, Adilkhan Yerzhanov ne fait pas de cadeau à cette société cruelle et machiste où les femmes sont méprisées et dominées, en narrant une fable sombre hantée par des crimes sexuels, commis contre de jeunes garçons sans famille.

Ce western social, filmé au milieu des plaines arides du Kazakhstan, confirme le très grand talent de son réalisateur. On retrouve la même intelligence du cadrage qui avait fait de *La belle indifférence du monde* un chef-d'œuvre. Une nouvelle fois, *A dark-dark man* hisse Adilkhan Yerzhanov au rang des cinéastes mondiaux les plus importants du moment.

Laurent Cambon

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

PREMIERE

ET S'IL N'EN RESTE QU'UN...



CHRISTOPHE NARBONNE

A DARK, DARK MAN

Le Kazakh Adilkhan Yerzhanov (*La Tendre Indifférence du monde*) confirme son penchant pour un cinéma de genre ancré dans une réalité sordide et absurde. Traversé d'éclairs de violence et de vignettes burlesques, *A Dark, Dark Man* dénote à l'arrivée une mélancolie inattendue.

14 OCTOBRE | ★★★

A DARK, DARK MAN



Daniar Alshinov

© ARIZONA DISTRIBUTION

Avec *La Tendre Indifférence du monde* (2018), Adilkhan Yerzhanov s'est fait un nom. Comme tous les artistes issus de l'ex-giron soviétique, le cinéaste kazakh dénonçait la

corruption organisée, la violence intrinsèque et la tragédie perpétuelle. Ce cousin caustique d'Andrey Zvyagintsev et de Sergei Loznitsa poursuit son chemin en traçant cette fois le portrait d'un jeune flic corrompu jusqu'à la moelle que sa rencontre avec une journaliste progressiste (chargée de le suivre pour un reportage) va pousser dans ses retranchements. On pense cette fois davantage au cinéma coréen, à ses embardées burlesques, à sa violence sèche et ultragraphique. Nonobstant un récit par trop écrit d'avance, *A dark, dark man* confirme, s'il en était besoin, le talent – encore un peu brut – d'Adilkhan Yerzhanov. ♦ CN

Pays Kazakhstan, France • De Adilkhan Yerzhanov • Avec Daniar Alshinov, Dinara Baktybaeva, Teoman Khos... • Durée 1 h 50